

très directeurs donnent les meilleurs conseils, indiquent les agissements les plus pratiques, font prier les membres, excitent et raniment leurs bonnes résolutions. Ces sociétés sont une source de bien, d'un grand bien même pour ceux qui en font partie. Nous le reconnaissons avec bonheur, et nous devons en être très reconnaissant aux prêtres directeurs et surtout à Dieu qui donne à ces associés la grâce de la persévérance.

Mais ces sociétés ne font pas, hélas ! les progrès qu'elles devraient faire ; elles gagnent peu de terrain, et les membres n'augmentent pas dans une sérieuse proportion. Le fléau de l'intempérance ne diminue pas. Aussi, entendons-nous fréquemment, dans les églises, nos pasteurs tonner contre ce vice de l'ivrognerie, indigne d'un homme libre et surtout d'un catholique.

De leur côté, les pouvoirs publics, municipalités, chambres législatives, s'efforcent de combattre et d'enrayer ce fléau qui a déjà fait tant de victimes. Les règlements succèdent aux règlements, les lois succèdent aux lois ; le mal triomphe, il est le plus fort. Et si nous nous en rapportions à ce que nous avons vu dans nos rues, pendant les deux premiers jours de cette année, l'ignoble vice de l'ivrognerie irait encore en grandissant.

Des hommes expérimentés et très compétents en cette matière ont suggéré certains remèdes, soit extérieurs, soit physiques. Il y a certainement du bon dans ces remèdes, mais ce ne sont que des palliatifs.

A un vice aussi généralement répandu que le vice de l'ivrognerie, il faut un remède plus énergique, plus radical, il faut une véritable réforme sociale.

C'est aux gens des classes élevées, à ceux qui par leur situation, leur fortune, leur intelligence forment ce qu'on appelle les classes dirigeantes qu'il appartient de prendre en main cette réforme et de la faire réussir.

Quand à l'instar de ce qui se passe dans beaucoup de pays, il sera entré dans nos mœurs qu'un juge, qu'un avocat, qu'un médecin, qu'un échevin, rencontrés en état d'ivresse dans la rue ou dans un *saloon*, perd soit sa place, soit ses clients, soit ses malades, soit ses électeurs ; quand dans les soirées, dans les réceptions, les armes se détourneront avec dédain d'un homme dont les habitudes d'ivrognerie sont publiques, et qu'il y sera mis presque à l'index, même par les hommes ; quand, enfin, un citoyen qui s'enivre ne pourra plus trouver un emploi, sera devenu un objet de mépris pour ses amis et ses égaux et qu'il sera admis parmi les gens haut placés qu'on n'est plus un homme respect able, un catholique sincère, quand on s'enivre, la tempérance aura fait un grand pas parmi ceux auxquels nous faisons d'abord appel. Et comme il n'y a rien de plus frappant que l'exemple, les classes inférieures se laisseront vite gagner par le bon exemple venant d'en haut.